

## **Année terrible**

**1867**

L'année qui vient de finir, laissera des traces profondes dans le souvenir des habitants de BLIDAH. Après s'être annoncée par un tremblement de terre épouvantable, elle s'achève en nous donnant le spectacle navrant d'une misère sans nom, qui rappelle les époques les plus tristes du moyen âge.

Le 1er janvier dernier, suivant l'habitude, on avait souhaité d'heureux jours à ses amis, et le lendemain, la terre tremblait, les habitants fuyaient sur les places publiques, les coeurs les plus intrépides étaient glacés de terreur.

Deux épidémies terribles devaient suivre cette fatale et désormais historique journée du 2 janvier.

On s'était promis la fortune la veille, et le lendemain, - les maisons se lézardaient, s'écoulaient. Plus tard, la sécheresse détruisait les récoltes, et enfin l'ouragan de novembre venait déraciné nos beaux orangers, l'avenir du pays.

On s'était promis une longue vie, et des centaines d'enfants devaient succomber par la variole en attendant que le choléra venu du sud cette fois, escorté de la misère, fondit sur nous et nous décimât.

Pendant ces six derniers mois, et malgré le silence officiel, cette misère des temps barbares s'est montrée dégoûtante et nue à nos yeux civilisés.

Chaque jour, nous avons trouvé sur le seuil de nos portes, morts d'inanition, des hommes, des femmes et des enfants arabes, enfants de Dieu comme nous pourtant.

Chaque jour, nous avons pu voir ces malheureux indigènes, hâves décharnés, nus, sur le point d'expirer, entassés pèle mèle sur la place Bizot, attendant un morceau de pain, et mourant quelquefois avant de l'avoir obtenu.

Ce lugubre spectacle qui, malheureusement, frappe encore nos regards, nous a presque fait oublier nos propres misères, et cette triste année 1867 s'est du moins terminée par une pensée pieuse. Quoique au-dessus de nos forces, celle de venir au secours d'un peuple affamé, que de faux ou insensés arabophiles nous accusent de haïr, parce que nous ne pensons

pas que le système administratif que leur funeste influence lui a fait appliquer, soit le meilleur.

Nous laissons ce triste sujet, et surtout gardons nous de toute récrimination, en un jour de trêve comme celui-ci. Disons seulement que la population] de BLIDAH a supporté courageusement les épreuves que la providence lui avaient réservées. La ruine de ses édifices ne l'a pas empêchée de souscrire en faveur des communes voisines plus éprouvées que celle de BLIDAH, et lorsque le choléra s'avançait vers nous, elle a vu avec satisfaction la municipalité au détriment des finances communales, accueillir les nombreux malades qui nous venaient du dehors, tout en prenant des mesures pour empêcher la contagion.

Entrons avec confiance dans l'année qui commence, qui sera espérons le, plus heureuse que celle que le temps emporte s'il est vrai comme le dit un ancien proverbe que les années se suivent et ne se ressemblent pas.

Le choléra s'est lourdement appesanti sur BLIDAH puisqu'il a fait environ 550 victimes.

Maintenant que la commission des secours aux indigènes est définitivement constituée. On nous objecte qu'en créant à BLIDAH des distributions régulières de secours, nous y attirerons un nombre de mendiants plus considérable que celui qui existe déjà.

Si l'on se contentait de distribuer gratuitement des vivres aux indigènes, il est certain qu'ils nous arriveraient en nombre infini, car nous saurons fort bien que le peuple fier ne recule devant aucune humiliation pour vivre sans rien faire, mais si la commission prend des mesures pour occuper utilement les mendiants-qui viendront à BLIDAH, nous n'hésiterons pas à prédire que leur nombre diminuera vite.

Bon nombre de chemins vicinaux sont encore à créer et l'on sait toute l'importance que s'attache à la création de voies communications, au point de vue de prospérité d'un pays. Les mendiants indigènes peuvent donc sous ce rapport, nous rendre des services réels.

Un certain nombre d'entre eux, nous le craignons, refuseront de travailler, mais ceux-là ne sont pas dignes de pitié. La seule chose à faire ce sera de nous en débarrasser au plus vite en les

renvoyant dans leurs tribus respectives, après les avoir nourris jusqu'au jour de leur rapatriement.

En terminant, nous émettons le voeu bien naturel qu'aussitôt que les souscriptions auront atteint un chiffre suffisant pour permettre des distributions de vivres régulières, la mendicité indigène soit interdite dans la ville, cette mendicité constitue pour chacun de nous une charge d'autant plus lourde qu'elle pèse entièrement sur la population européenne, les mendiants arabes connaissent trop bien l'esprit fraternel de leurs coreligionnaires pour s'adresser à eux, bien qu'ils soient fort nombreux et fort aisés pour la plupart.

A. CHALEIL